



## Les Scieurs de long

Pour qui fait un détour par la scierie de Thierry Ceyte au bas du Gerbier de Jonc, voir les billes de sapin ou d'autres essences de résineux débitées en poutres, chevrons, voliges ou planches de toutes épaisseurs par des machines vrombissantes n'est pas aujourd'hui un spectacle étonnant. Pourtant, la mécanisation de ce métier est relativement récente et lorsqu'on pénètre dans une vieille ferme du pays, on voit bien aux marques laissées sur les épaisses planches qui soutiennent les lauzes du toit ou sur celles du sol de la fenière qu'elles sont le résultat d'un travail manuel. Toutes sont le fruit du pénible labeur des scieurs de long.

Fabriquer les poutres à partir des troncs de résineux à l'aide d'instruments tranchants, comme haches, herminettes n'est pas au travail aisé mais ces outils datant du néolithique étaient déjà courants et bien établis au moyen-âge, lors de la construction des premières granges lauzées des chartreux de Bonnefoy. Plus récentes sont les scies qui ont permis de façonner plus facilement les planches indispensables au bâti local. L'invention de la scie à main est attribuée à un architecte grec aux environs de 1.200 ans avant Jésus-Christ, qui eut l'idée de reproduire dans du fer la denture de la mâchoire de requin pour scier (du latin *secare*, couper) des pièces de bois.



Scieurs de long sur une fresque de moyen-âge

Les scieurs de long sont attestés dès le XV<sup>e</sup> siècle. Paysans pauvres, ils étaient originaires du Massif Central (Auvergne, Corrèze, Limousin). On les nommait les *rassigaires*. Souvent itinérants, ils se constituaient en équipes. Munis de passeports délivrés par des prêtres, ils quittaient leur village à pied de septembre, après la moisson et les semailles, jusqu'à la saint Jean, laissant femmes et enfants, pour se faire embaucher dans diverses régions forestières de France et jusqu'en Italie et en Espagne. Ils revenaient au pays à la fin de la saison, riches d'un petit pécule et d'une expérience qui leur valait la considération de leurs pairs. Avec l'argent gagné, ils pouvaient agrandir leur parcelle ou leur cheptel.

Leur rôle était de débiter les grumes de bois dans le sens du fil pour obtenir des planches, plateaux, poutres, chevrons, voliges. Ils utilisaient pour cela une scie appelée *niargue*, composée d'un cadre de 1m60 sur 1 m, d'une lame tendue par un écrou et d'une poignée. Ils travaillaient au moins en équipe de deux, l'équipe type en comptait trois. Le *doleur* était celui qui équarriissait les troncs à la hache et qui dirigeait également le chantier lorsqu'il comprenait plusieurs équipes. Le

*chevrier*, nommé aussi le *singe* à cause des talents d'équilibriste qui lui étaient nécessaires pour se tenir debout en équilibre sur le tronc, remontait la scie. Le *renard* tirait la scie vers le bas en s'aidant du poids de son propre corps.

La bille de bois était montée sur la chèvre (d'où le nom de *chevrier*) et maintenue par une cale et une chaîne de telle façon qu'elle dépasse de la moitié de sa longueur. La chèvre, appelée également *mouton*, était une longue poutre solide qui reposait à terre à l'une de ses extrémités et à l'autre sur 2 ou 3 pieux solidement fixés au sol.

Le chevrier marquait les traces des découpes avec un cordeau noirci à la suie ou avec un mélange de cendre et d'eau. Il dirigeait la manœuvre et donnait le mordant à la lame que le renard tirait à lui. Arrivés au milieu de la bille, les scieurs recommençaient à la ligne suivante. Lorsque toutes les lignes en étaient au même point, la bille était détachée et retournée. Après une pause arrosée de quelques *canons* de vin, les scieurs reprenaient alors leur découpe et s'arrêtaient à deux centimètres de la fin. Les planches se séparaient d'elles-mêmes lorsque le tronc était jeté à terre et dans le cas contraire, les scieurs tranchaient à la hache l'espace restant entre deux découpes d'une même ligne.

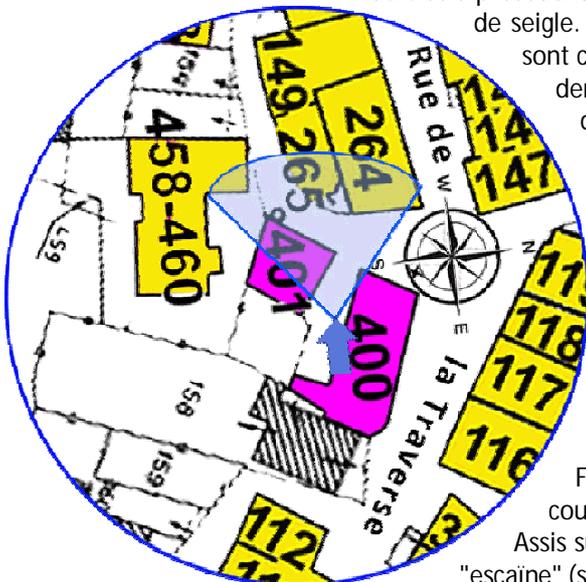
Être scieur de long était un dur métier, avec des journées de travail de douze à seize heures, dehors, par tous les temps. Équilibre précaire pour le chevrier, les yeux continuellement agressés par la poussière de bois pour le renard malgré son chapeau de feutre à larges bords. Certains ne revenaient pas au village, morts de maladie ou écrasés sous la bille qu'ils sciaient. Un vieux dicton dit d'ailleurs "*Les scieurs de long ne vont pas en enfer, car ils l'ont vécu sur terre*".

Le métier a été très prospère jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le chant du cygne a été marqué par la grosse demande de traverses aux débuts du chemin de fer. L'industrialisation l'a ensuite fait disparaître : ce fut d'abord l'apparition de scies à ruban, mues par la vapeur, puis par l'électricité, ensuite l'apparition du camion qui permettait de transporter les billes à la scierie où elles étaient ensuite débitées. Il a disparu au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Un rapide tour sur Internet fait apparaître de façon redondante la reproduction d'une carte postale du tout début du XX<sup>e</sup> siècle. On la situe "en Auvergne" ou encore "dans le Forez". En fait, cette photo a été prise aux Estables. Nous en avons identifié la plupart des protagonistes et la date de sa prise de vue, très probablement 1902 ou 1903



Mais tout d'abord, précisons d'où elle a été prise et quel en est l'environnement. Comme nous le verrons plus loin, elle date du début du siècle précédent. À cette époque, de nombreuses maisons du village sont couvertes de chaume de seigle. Seules celles de villageois plus fortunés et les maisons construites récemment sont couvertes de lauzes. Nous en voyons deux spécimens en arrière-plan. Celle située derrière les scieurs de long est une chaumière tout comme celle à droite de la vue dont on distingue les redents du pignon.



Il s'agit de la maison dite "Chez le Maréchal" qui longe l'actuelle rue de la Traverse (Parcelle 400 du cadastre). L'autre est "Le Gourbi" (Parcelle 401) qui a été depuis entièrement reconstruit. La maison de gauche dont on aperçoit une fenêtre est celle dite "Le Tailleur" (Parcelle 458) nouvellement construite en 1895 par Jean-François Eyraud (Parcelle 458. La parcelle 460 est très récente). Enfin l'autre maison lauzée en arrière-plan est l'hôtel Testud (Parcelles 264 et 265).

Concernant les personnages, l'homme assis sur le chevalet (à droite) est Régis Giraud maître des lieux. Il est le second maréchal-ferrant de la lignée des Giraud. A sa droite, devant la chèvre, deux de ses fils: le plus jeune, Célestin François (François) qui lui succédera et François Régis qui sera tué en 1918 au cours de la première Guerre mondiale.

Assis sur la bille : Baptiste Gagne, dit "l'imagier", dont on ne sait ce qui lui a valu cette "escaïne" (surnom).

L'identification des scieurs de long est moins certaine. Aux Etables, l'état civil signale Alexandre et Régis Bonnefoy comme scieurs de long mais dans le cas présent, il semblerait que ce soit un autre Bonnefoy, Joseph, futur beau-père de François Giraud, qui joue le rôle de "chevrier". Il faut noter à cette occasion que dans la corporation des scieurs de long, on était souvent scieur de père en fils.

Le rôle de "renard" serait tenu par le père Arcis.

L'homme au chapeau à arrière plan n'a pas été identifié.

Les anciens du village s'accordent pour penser que celui situé à l'extrême gauche est l'instituteur Solignac. Il est en effet un peu mieux vêtu que les autres et c'est le seul qui ne porte pas de sabots.

Enfin, concernant la date de prise de vue, si l'on estime que Célestin François Giraud a 3 à 4 ans sur la photo, cela permet de penser que le cliché a été pris en 1902 ou 1903.

Cette photo est à rapprocher de la suivante, une carte postale prise à la même époque qui donne une vue différente de la scène. À gauche du cliché, la maison dite "Le Tailleur" (Parcelle 458). On y retrouve une des fenêtres qui apparaît dans la photo précédente ainsi que la cheminée.

Au centre l'Hôtel Testud avec ses deux corps de bâtiment cadastrés 264 et 265. Sur la photo précédente, c'est la fenêtre du bâtiment de gauche que l'on aperçoit avec ses quatre rangées de carreaux superposées.

On reconnaît également, à gauche de cette carte postale, une partie du Gourbi. Les plus perspicaces reconnaîtront également sur la photo des scieurs de long, entre le Gourbi et le Maréchal, le haut de la charrette que l'on aperçoit à gauche de ce cliché.



Si la borne de la fontaine a changé de côté, cette dernière est toujours présente entre la maison du Maréchal et l'ancien Hôtel Testud (Appelé "Chez André")



Fontaine de la Planche du Riou